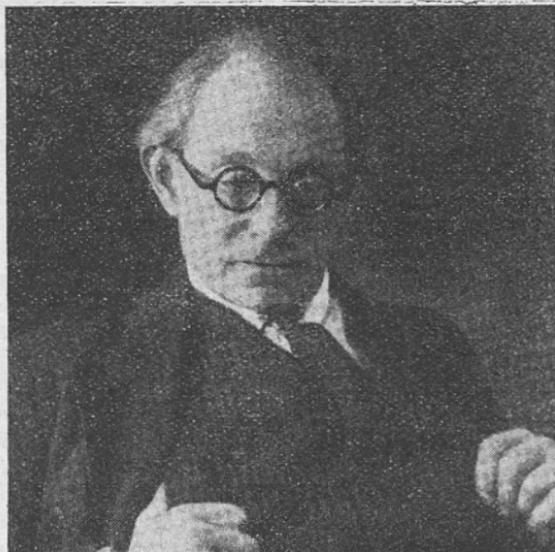


Un entretien avec... BETOVE ou avec Michel-Maurice LÉVY



On raconte l'anecdote que voici :

Une dame mélomane, rencontrant Michel-Maurice Lévy dans quelque concert, lui demanda à brûle-gilet :

— Dites-moi, Monsieur Lévy, est-ce vrai que vous êtes du dernier bien avec Betove ?

Alors, M.-M. Lévy, en confidence :

— *Promettez-moi la discrétion, Madame : nous avons été dix ans frères Siamois.*

Mais, voilà : on ne prête qu'aux riches, et cette fréquentation côte à côte avec Betove l'Humoriste, ne peut avoir laissé M.-M. Lévy pauvre d'apropos ou d'humour.

Or, vous n'avez pas été sans avoir lu, dans votre quotidien,

un très récent communiqué — faire-part de la disparition de Betove. L'ultime cérémonie s'est déroulée aux Champs-Élysées. Il y eut un discours funèbre de M. Paul Reboux. On ne fait pas plus parisien.

Ainsi, pour vous donner quelques souvenirs de feu Betove, n'avais-je qu'un parti à prendre : je le pris. J'allai interviewer M.-M. Lévy. Un numéro et trois phrases au téléphone. Et me voici assis devant lui, dans son petit studio montmartrois. C'est le soir, et la lampe luit bien. Il y fait tiède et doux parmi les musiques, les livres, les tableaux, les caricatures et les sous-verre : Marthe Régnier sourit au Maréchal Foch, et Sherlock Holmès semble prendre Lina Cavalieri en filature. Je me suis assis sur un divan bas, entre une poupée effondrée, sous le sourire hideux d'un Voltaire de bronze tombant des hauteurs d'une bibliothèque et le feu convergent des bécicules de M.-M. Lévy.

Je le regarde : il a un visage mobile, creusé, tourmenté. Ivre sans avoir bu, il crache des mots, il silhouette des gens, il lance à la volée des anecdotes qui font balle, il avale des flammes et il fait feu des quatre pieds. La vie est une bonne farce. C'est une sombre tragédie. Il s'en indigne. Il éclate. Mais le mieux n'est-ce pas d'en rire ? Il en rit, d'un rire chaud, communicatif, jeune, enthousiaste.

ET MICHEL-MAURICE LEVY PARLE AINSI DE BETOVE :

— Betove fut-il ému de la cérémonie du 4 novembre ?

— *Emu, non pas. Mais touché, très touché même de l'accueil de ce Paris qu'il tâcha dix ans durant d'amuser de son mieux !*

— Une simple question : l'origine de ce pseudonyme ?

— *C'est tout simplement que Betove (que la grande ombre me pardonne !) commença par caricaturer l'auteur de la Sonate Pathétique. Betove sans n fit alors avaler parfois le Beethoven avec un n : ainsi, pour faire avaler l'huile de foie de morue aux gosses, leur pince-t-on le bout du nez... A cela, le pauvre garçon avait quelque excuse.*

Cette excuse, je la sais, mais pour rien au monde, je ne voudrais la faire avouer à mon interlocuteur. Il se tait une seconde, pas plus : cela me suffit cependant pour me dire cette excuse qu'il me tait.

— *Eh bien non, Monsieur, vous ne pouvez pas savoir ! Il faudrait, comme mon compagnon de misère d'alors, avoir passé par là. Tout petit, il avait voulu être compositeur, et il avait montré pour ce métier, les dispositions d'un autre : il se souvenait même d'avoir écrit, sur ses douze ans, un pas redoublé pour la Garde Républicaine :*

une bien grosse musique, entre nous, pour un aussi petit garçon. Dès l'enfance, ce futur compositeur connaissait Berlioz, mais il ne s'était pas assez souvenu que « l'art sérieux ne nourrit pas son homme ». C'est ainsi qu'il dut en faire un autre. Heureusement, il y avait encore des soirées à cette époque bénie, et les gens du monde donnaient à danser. Cela exigeait un tapeur. Plutôt que de taper les autres, il se fit tapeur mondain. L'après-midi, il faisait répéter la cantatrice tchécoslovaque ou le ténor italianissime. Et puis, de dix heures du soir à trois heures du matin, à l'ombre d'un palier d'appartement, il dispensait à pleines mains, entre un sorbet et une orangeade, de valse-hésitation et des quadrilles familiaux : Les Visites, La Chaîne des Dames. Or, un beau jour, me raconta-t-il, entre un quadrille et une valse, il se prit à imiter, « mezzo voce », le susdit ténor et la cantatrice susdite. La fantaisie forcée qu'on met dans l'ordonnance de ses repas prédispose-t-elle à celle qu'il faut pour réussir un à la manière de... ? Quelques habits en tous cas s'assemblèrent. C'était drôle. C'était rigolo. C'était même crevant. Ils en oubliaient de bâiller. Au coin du piano, le destin jouait aux dés. Quelqu'un demanda alors qu'il continue : — Mais qui voulez-vous que j'imité ? — Beethoven. Et Betove imita Beethoven, avec un n. Dans ce métier-là, il n'y a que le premier sacrilège qui coûte. Il imita ensuite Bach et Mozart, Wagner et Debussy, Massenet et Reynaldo Hahn. Puis on lui dit : « Vous devriez bien continuer. » Il fallait manger : il fit donc comme le nègre. Et le succès fut tel qu'à son long étonnement, il mangea à sa faim. La Lune Rousse lui offrit des cachets de 30 fr. (trente francs) et l'Olympia le lança en même temps que certaine chanteuse qui, elle aussi, fit son chemin depuis : Raquel Meller. Le Parisien est fol par nature, par bécarre et par bémol, disait Rabelais. Les Parisiens rirent comme des fous à La Culture des Bigoudis et à Poisson d'Avril : mais, au fait, Hérédia ne regrettait-il pas de ne pas être l'auteur du Hareng Saur ? Et que les Parisiens eurent donc raison ! Car si le rire est le propre de l'homme, c'est beaucoup moins le propre de la musique qui ne connaît guère qu'un grand rieur : Chabrier. Et puis — tout est là — Betove ne fut jamais dupe. Il mettait une hautaine philosophie et une observation désabusée dans ses petits sketches cocasses : tout en vous débitant les déraisonnables Amours de Jean Pierre, il restait bien capable de penser à la Critique de la Raison pure — ou à la pure musique ! Mais c'est fini. Betove a déposé le masque du comique, la défroque de l'histriion, la livrée du clown. Betove n'est plus. Et...

* *

... MICHEL-MAURICE LEVY PARLE DE MICHEL-MAURICE LEVY.

— En tout cas, celui qui reste a bien quelques partitions sur chantier.

— Depuis certains Pantins de Bois, dont l'Opéra-Comique ne voulut pas (vieille histoire !), mais dont la Pavlova fit une chose étonnante, j'ai beaucoup noirci de papier à portées : musique d'orchestre ou de chant, musique de scène ; vous savez qu'entre-temps, je dirigeais un peu partout. De tout cela, je serais presque prêt à ne retenir que le Cloître. Ce Cloître (par le jeu des contrastes, cet « amuseur » s'engoua du plus austère des sujets lyriques), je l'ai entendu, je l'ai vu réalisé en perfection à l'Opéra de Lyon, par mon ami Montcharrmont — regardez-en les trois décors, là-bas, près du piano ! —, puis à l'Opéra-Comique, sous le règne de Louis Masson.

— Et à Bruxelles ?

— Mais, Monsieur, il eût été trop naturel, sans doute, que la Monnaie accueille le chef-d'œuvre du grand Belge que fut Verhaeren, d'autant mieux qu'il désirait qu'il le soit ! C'est qu'il faut compter partout avec les circonstances, les combines, l'ignorance, l'indolence, la fantaisie — et le mauvais vouloir des « gens en place ». Et là-dessus, j'ai d'effarantes anecdotes plein ma besace ! En voulez-vous ? Vous n'avez qu'à puiser ! Tel directeur à qui je présentais, avec l'angoisse et l'espoir d'un débutant, un drame lyrique en 7 tableaux, trouvait d'abord que c'en était un de trop, puis deux, puis trois, puis cinq... ! De proche en proche, il en restait deux. Deux tableaux, concluait-il, pas trop longs et avec moins de gammes, mon ami, beaucoup moins de gammes autour ! Après quoi, nous verrons...

— On avait, il me semble, déjà dit quelque chose de ce genre à Mozart.

— C'est que les hommes ne changent guère : en général, ils sont d'ailleurs plus bêtes que méchants. Et cet autre « grand directeur » (même à Mouillepot-les-Eaux, un directeur est toujours un « grand » directeur) qui venait de me refuser le Cloître et

à qui je demandais, pour Verhaeren, qui en avait une envie d'enfant, une place pour Carmen ! — Comment l'appellez-vous, votre librettiste, me dit-il ? Voilà. Et après ça, voulez-vous mon portefeuille et ma montre ? Je m'enfuis : il portait la main à son gousset !

— Ce sont là des souvenirs... d'enfance et de jeunesse. *Fleur de Mai* vous réservera d'autres surprises, plus heureuses...

— Je ne sais. Car, *Fleur de Mai*, d'après Blasco Ibañez risque de dormir longtemps dans mes cartons. Mon avenir n'est plus sur les planches, Monsieur, mais à l'écran...

— A l'écran ?

[* *]

... MAIS MICHEL-AURICE LEVY SE TAIT — OU TOUT COMME — SUR LE MICHEL-AURICE LEVY QU'IL SERA DEMAIN...

— Avec un peu d'entraide, pourtant, de bonne volonté, d'enthousiasme, on pourrait faire de si belles choses ! Et j'en ferai. J'ai des projets plein la tête. J'organise l'avenir. Vous allez voir ce que vous allez voir. Vous verrez ça à l'écran. Eh ! oui, je vais m'occuper de ciné. Pourquoi diable ne ferions-nous pas aussi bien que les Allemands ou les Russes ? C'est une question d'organisation, voilà tout, et de probité. C'est une question de foi, Monsieur.

— Votre « collaborateur » Verhaeren disait que la vie était à monter et non pas à descendre.

— Hein ? Quel mot sublime que celui-là ! Et comme Verhaeren — « la seule vertu, c'est l'enthousiasme » — reste bien toujours le grand bonhomme, le grand Poète !

JOSE BRUYR.